

art press

SEPTEMBRE 2026 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

PENSER LA COULEUR
MORIYAMA BATAILLARD
ENQUÊTE SUR LE SIÈGE DU PCF
BIENNALE DE LYON
CLAUDEL ÉCONOMISTE

HARARI
L'INCONNUE

546

00231002 - PIST. 03/11/2021
BELAYC - 05/10/2021
JAPON 1703/2021 - 01/10/2021
MANOUCHE 17/2021

M 08242 - 546 - F: 7,90 € - RD



Dans notre numéro d'avril (n° 542), nous avons publié la longue transcription d'une table ronde intitulée «Art brut, la marge au centre du débat». L'une des principales questions abordées était celle de la frontière entre art brut et art contemporain, aussi difficile à dessiner que la psyché humaine. Depuis, deux artistes en particulier ont attiré notre attention. L'exposition de Ramón Losa, intitulée *Proliférations*, s'est tenue à Paris, du 21 mars au 18 avril à la galerie Christian Berst - art brut. Philippe Jaccard, lui, est présenté par la galerie bruxelloise Modesti Perdriolle du 10 septembre au 31 octobre 2026. Mais quiconque découvrirait leurs œuvres en dehors de tout cadre serait bien en peine de les attribuer à un «artiste brut», à un «outsider» ou à un «artiste contemporain».

In our April issue (No. 542), we published a lengthy transcript of a round-table discussion entitled "Art brut: the Margin at the Centre of the Debate." One of the main issues addressed was the boundary between art brut and contemporary art, which is as difficult to define as the human psyche. Since then, two artists in particular have caught our attention. Ramón Losa's exhibition, entitled *Proliférations*, took place in Paris from 21 March to 18 April at the Christian Berst - Art Brut gallery. Philippe Jaccard, meanwhile, is being exhibited by the Brussels-based Modesti Perdriolle gallery from 10 September to 31 October 2026. Yet anyone discovering their works outside of any specific context would be hard-pressed to classify them as those of an "art brut artist," an "outsider" or a "contemporary artist."



RAMÓN LOSA

Catherine Millet

■ Ramón Losa est né en 1959 dans la province d'Albacete, dans la Manche, mais il a passé les premières années de sa vie dans le sud de la France où s'étaient installés ses parents. Il est adolescent quand la famille revient en Espagne, à Madrid. À 12 ans déjà, il manifeste un don pour le dessin que favorisent ses parents. À 15 ans, la pensée du suicide le traverse. À 25 ans, il est diagnostiqué souffrant de schizophrénie paranoïde. Cela, c'est lui qui le raconte, d'une voix égale, dans le documentaire que lui a consacré, en 2014, Ángel Cagigas, *Losa Game, retrato de un artista outsider*. Ramón Losa avait juré à son père de peindre douze heures par jour; de fait, il produit beaucoup, peinture à l'acrylique ou aquarelle, dessin à l'encre ou au marqueur, il expose régulièrement, il vit en institution.

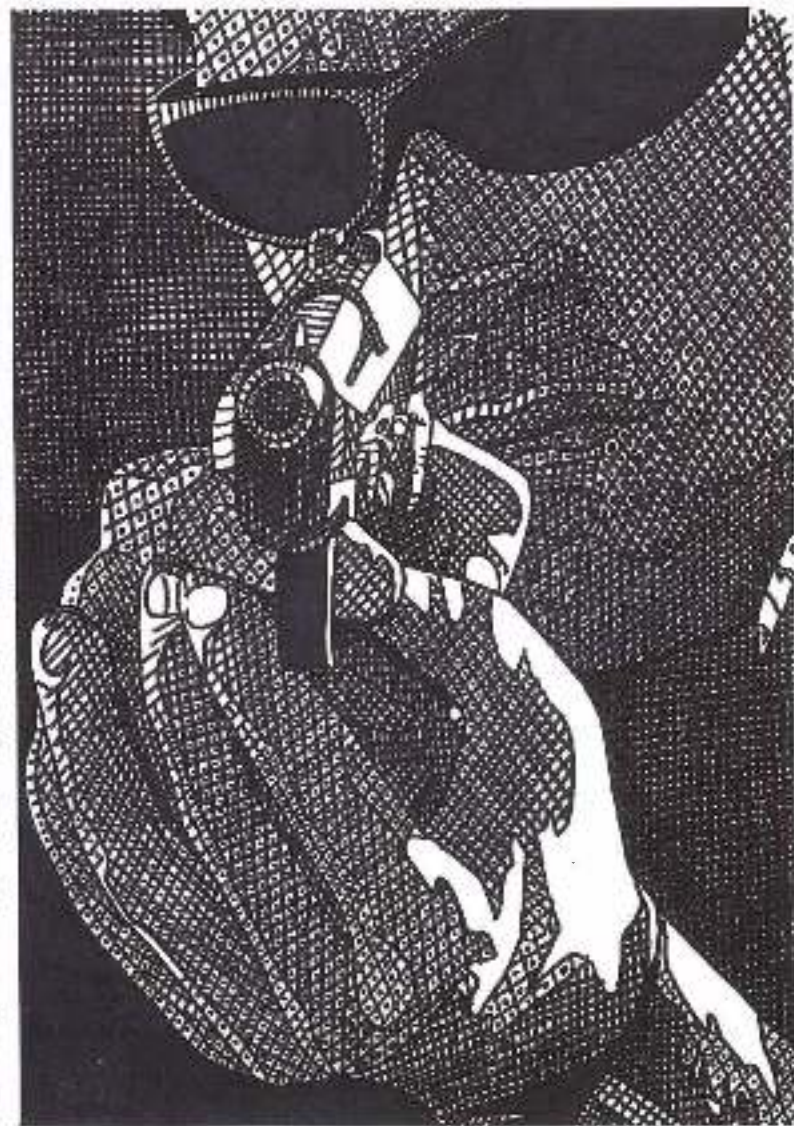
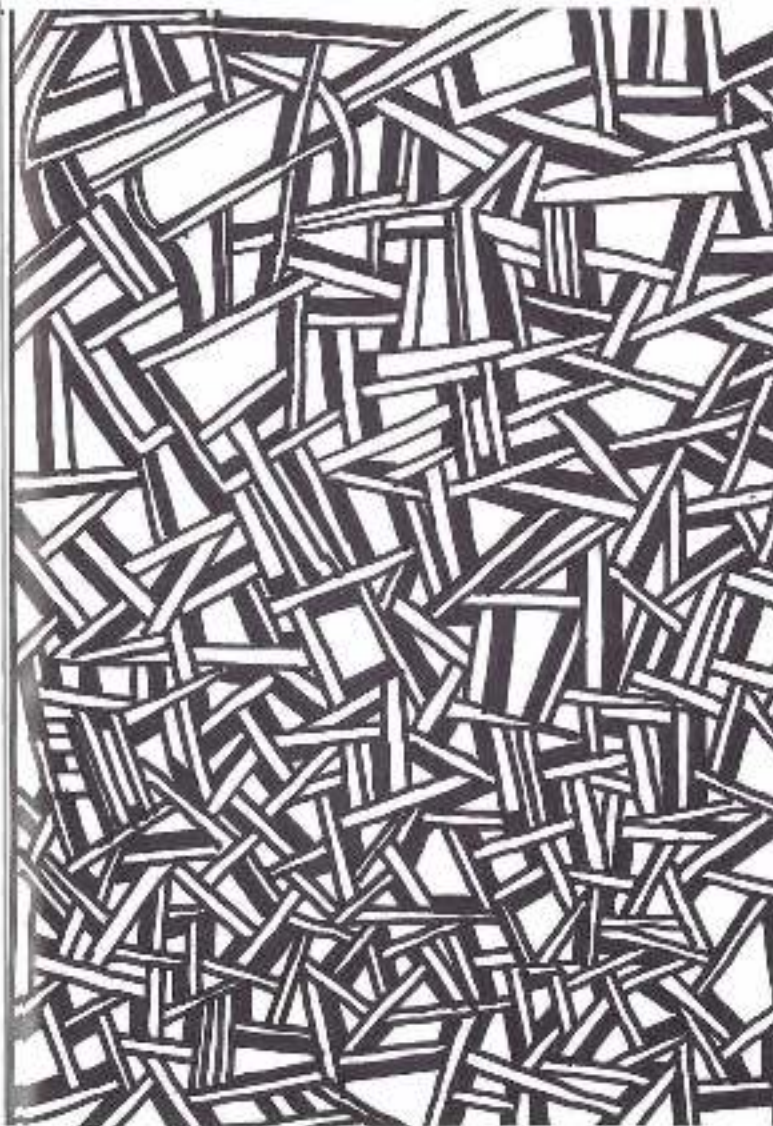
SARTRE ET BEAUVOIR

Lorsque je suis entrée dans l'exposition chez Christian Berst, la vision des peintures sur carton, en particulier celles aux formats très horizontaux (le carton est celui d'une boîte dépliée), m'a immédiatement ébranlée. À l'opposé des motifs répétés et des espaces saturés qui se rencontrent souvent dans l'art brut, ce sont des compositions extrêmement construites, alors que s'y côtoient, à la façon de collages, des images disparates dans lesquelles sont parfaitement maîtrisés perspectives, raccourcis, modelé. Format mis à part, j'ai immédiatement fait un rapprochement avec l'œuvre d'Erró, à ceci près que Losa imbrique des plans plus larges (non pas une figure, mais une figure dans son contexte, par exemple) et que, bien sûr, sa facture n'est pas

pop. Losa partage peut-être avec Salvador Dalí l'honneur d'avoir été renvoyé d'une école des beaux-arts de Madrid (l'illustre catalan à cause de son esprit de subversion, l'*outsider* madrilène simplement pour un absentéisme semble-t-il assez déterminé), il n'en peint pas moins comme un «professionnel». On admire la façon dont des corps couchés, l'un sur le ventre, projetant une ombre qui n'est pas la sienne, l'autre sur le dos, en lévitation au-dessus de l'accélérateur de particules dans son tunnel, dessinent deux diagonales qui s'ouvrent sur un panorama de lac. Lac, au centre duquel, dans une barque, un groupe d'hommes se tient étrangement debout. Pour le spectateur, ces rapprochements sont sources infinies d'interrogations, et d'interprétations. Une autre peinture sur carton présente au premier plan une nature morte à partir de laquelle l'œil s'élève vers une table chargée de verres et de tasses; Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre sont assis de part et d'autre, en grande discussion. Puis s'enchaînent le plan moyen d'un homme noir en t-shirt blanc, puis des vues des tuyaux et

silos d'une usine d'antibiotiques. L'image du couple de philosophes transpose une photographie prise au Café de Flore, mais, alors que leurs habits et la disposition des objets devant eux sont respectés, l'artiste s'est amusé à modifier le contenu du miroir accroché derrière eux. Dans un groupe composite, véritable tableau dans le tableau, l'interlocuteur qui fait face à Simone de Beauvoir semble se refléter deux fois et porter un curieux couvre-chef qu'il n'a pas sur le document d'origine. Losa réalise aussi de grands dessins à l'encre sur des feuilles de rhodoïd, ce qui leur confère une étonnante présence, comme si le trait, très noir, s'arrachait du mur pour se rapprocher de nous. Dans l'un de ces dessins, une autre vue de l'accélérateur de particules est découpée de telle façon qu'un angle de l'image se fiche sous l'œil d'un visage dont la bouche est grande ouverte dans un hurlement. Juste à côté, c'est une toute petite forme trapézoïdale blanche, traversée d'une ligne noire, petit morceau abstrait tombé d'on ne sait où, qui vient oblitérer le visage d'une femme à l'emplacement exacte de la bouche. Intimation du silence.

Page de gauche: Sans titre. sd. Encre et acrylique sur carton. 78,5 x 210 cm. Ci-dessous: Livre d'artiste. c. 2000. 2 des 138 pages. Marqueur sur pages cartonnées. 36 x 25,5 x 5,3 cm. (Tous les visuels: Court. Christian Berst - art brut, Paris)



Vers 2000, Ramón Losa a réalisé un grand livre de dessins au marqueur sur papier cartonné, moyen qu'il s'était donné pour réapprendre à dessiner après avoir arrêté pendant deux années, sans doute années de crise. Y alternent, toujours en pleine page, des images issues de l'actualité ou empruntées à des films (beaucoup de scènes violentes) et des abstractions qui déploient assez librement des trames complexes. Mais les pages figuratives sont aussi faites de trames: trames de points plus ou moins denses et différemment orientées, quadrillages plus ou moins serrés, un point placé parfois dans leurs mailles, «maillage» arrondi, comme celui d'un tricot, etc. Ainsi l'artiste module-t-il les volumes et les profondeurs, les ombres et les lumières, avec une merveilleuse habileté.

Dans une interview (1), Ramón Losa dit avoir adoré pendant son enfance tous les livres illustrés, les ouvrages scolaires, le dictionnaire illustré offert par sa mère, les livres enluminés du Moyen Âge. Il semble que cette passion commande toujours sa pratique du dessin aujourd'hui. Il y use de tous les styles, réaliste, surréaliste, humoristique, caricatural, linéaire ou modelé, comme s'il avait entrepris une encyclopédie graphique, y mêlant l'écriture, elle aussi sous différentes formes, récit ou interjection. Il arrive qu'il y commente son propre besoin d'écrire (autoréflexivité!), mais aussi que cette écriture éclate, ou se délite, devenant pur déroulement d'une graphie abstraite. Dans un étonnant dessin, on voit au contraire, dans le brouillard des signes éparpillés, certains de ces traits fragiles se réorganiser jusqu'à faire apparaître trois corps fantomatiques.

«Quiconque crée se sent plus libre», dit Ramón Losa. Dans le déploiement de cartons d'emballage, dans les livres dont on tourne les pages, qu'on ferme, qu'on ouvre, sur les feuilles de papier où le dessin devient écriture et retourne au dessin, lui-même trouve cet espace intime et toujours recommencé, la juste échelle de sa liberté. ■

1 *Encuentro* n° 3, 2016.

Ramón Losa was born in 1959 in the province of Albacete, in La Mancha, but he spent the early years of his life in the south of France, where his parents had settled. He was a teenager when the family returned to Spain, to Madrid. By the age of 12, he was already showing a talent for drawing, which his parents encouraged. At the age of 15, he was plagued by thoughts of suicide. At 25, he was diagnosed with paranoid schizophrenia. He recounts this himself, in an even tone, in the 2014 documentary made about him by Ángel Cagigas, *Losa Game, retrato de un artista outsider*. Ramón Losa had promised his father he would paint for

twelve hours a day; indeed, he produces a great deal of work—whether in acrylic or watercolour, or drawings in ink or marker pen—he exhibits regularly, and he lives in a care home.

SARTRE AND BEAUVOIR

When I entered the exhibition at Christian Berst's gallery, the sight of the paintings on cardboard—particularly those in very horizontal formats (the cardboard is that of an unfolded box)—immediately shook me to the core. In contrast to the repeated motifs and saturated spaces often found in art brut, these are extremely structured compositions, in which disparate images coexist—much like collages—with perfectly mastered perspectives, foreshortening and modelling. Setting the format aside, I immediately drew a parallel with the work of Erró, with the difference that Losa interweaves broader scenes (not just a figure, but a figure in its context, for example) and that, of course, his style is not Pop Art. Losa perhaps shares with Salvador Dalí the distinction of having been expelled from a fine arts school in Madrid (the illustrious Catalan for his subversive spirit, the Madrid outsider simply for what appears to have been rather deliberate truancy), yet he nonetheless paints like a “professional.” One admires the way in which reclining figures—one lying on their stomach, casting a shadow that is not their own; the other on their back, levitating above the particle accelerator in its tunnel—form two diagonals that open out onto a panoramic view of a lake. A lake, at the centre of which, in a rowing boat, a group of men stand strangely upright.

For the viewer, these parallels are an endless source of questions and interpretations. Another painting on cardboard features a still life in the foreground, from which the eye is drawn upwards to a table laden with glasses and cups; Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre are seated on either side, deep in conversation. This is followed by a medium shot of a black man in a white T-shirt, then views of the pipes and silos of an antibiotics factory. The image of the philosopher couple is based on a photograph taken at the Café de Flore; whilst their clothes and the arrangement of the objects in front of them are faithfully reproduced, the artist has taken the liberty of altering the contents of the mirror hanging behind them. In a composite group portrait—a veritable “painting within a painting”—the man facing Simone de Beauvoir appears to be reflected twice and is wearing a curious headdress that he does not have in the original photograph.

Losa also produces large ink drawings on sheets of Rhodoid, which gives them a striking presence, as if the very black lines were tearing themselves away from the wall to draw closer to us. In one of these drawings, another view of the particle accelerator is

cropped in such a way that one corner of the image juts out beneath the eye of a face whose mouth is wide open in a scream. Right next to it is a tiny white trapezoidal shape, crossed by a black line—a small abstract fragment that has fallen from who knows where—which obscures a woman's face at the exact spot of her mouth. A command to silence.

Around 2000, Losa produced a large book of marker pen drawings on card, a medium he had adopted to relearn how to draw after having stopped for two years—no doubt years of crisis. These alternate, always across a full page, between images drawn from current events or borrowed from films (many violent scenes) and abstractions that quite freely unfold complex patterns. But the figurative pages are also composed of patterns: patterns of dots of varying density and orientation, grids of varying density, a dot occasionally placed within their mesh, a rounded “mesh” like that of a knitted fabric, and so on... In this way, the artist modulates volumes and depths, shadows and light, with marvellous skill.

In an interview (1), Ramón Losa said that, as a child, he adored all illustrated books, school textbooks, the illustrated dictionary given to him by his mother, and the illuminated manuscripts of the Middle Ages. It seems that this passion still drives his drawing practice today. He employs every style, realistic, surrealist, humorous, caricatural, linear or modelled, as if he were compiling a graphic encyclopaedia, interweaving writing, itself in various forms, whether narrative or interjection. At times he comments on his own need to write (self-reflexivity!), but at other times this writing bursts apart or disintegrates, becoming a pure unfolding of abstract graphology. In one astonishing drawing, by contrast, amidst the haze of scattered signs, some of these fragile lines reorganise themselves until three ghostly figures emerge. “Anyone who creates feels freer,” says Ramón Losa. In the unfolding of packing cartons, in the books whose pages we turn, close and reopen, on the sheets of paper where drawing becomes writing and returns to drawing, he finds this intimate space that is constantly being renewed, the perfect measure of his freedom. ■

Ramón Losa

Né en 1959 à Villapalacios, Espagne

Vit et travaille à Madrid

Représenté par Christian Berst - art brut, Paris

Exposition personnelle récente :

2026 *Proliférations*, Christian Berst - art brut, Paris

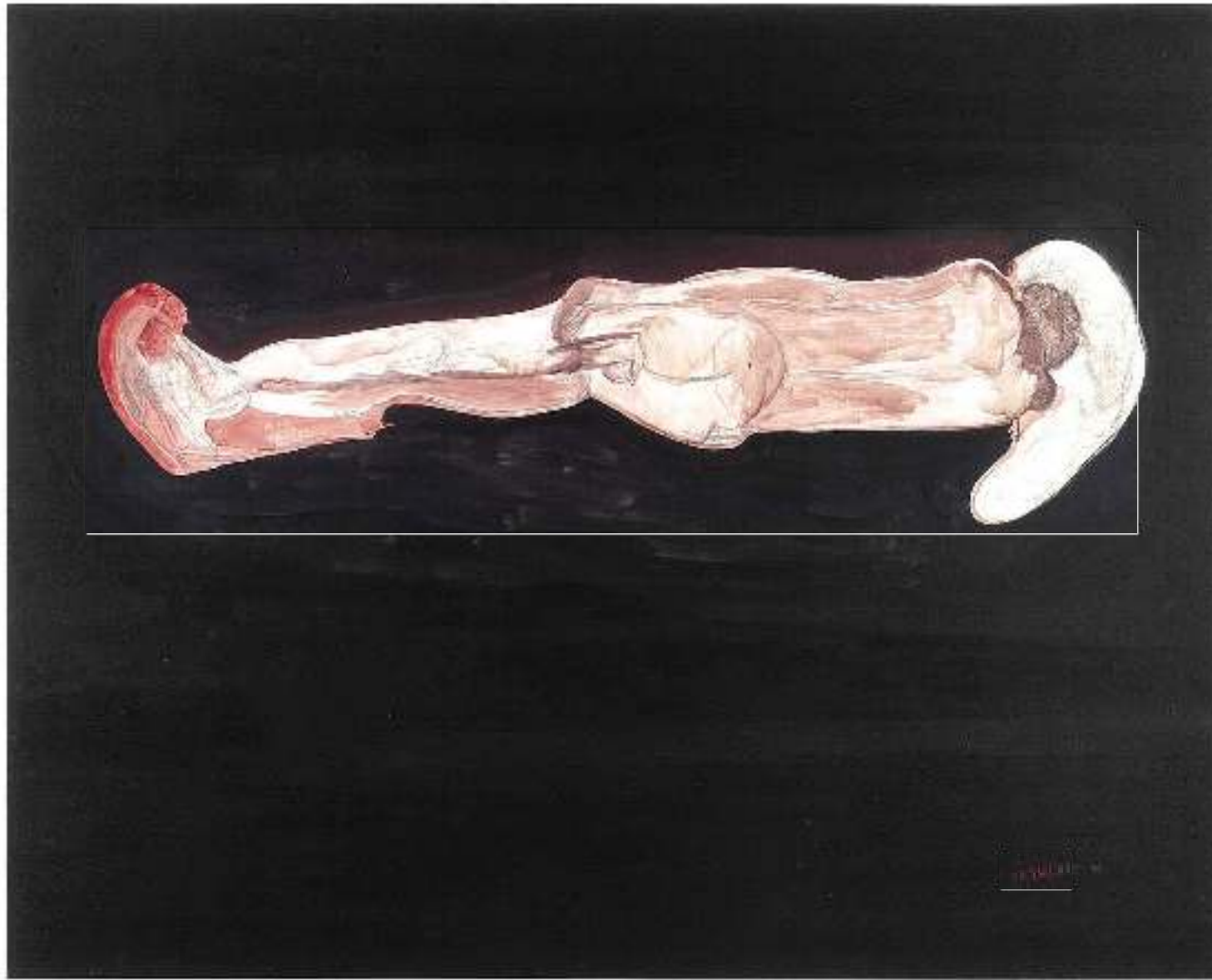
Expositions collectives récentes :

2026 *Photo/Brut. Feeling Photography - From the Bruno Decharme Collection*, Foto Arsenal, Vienne;

In abstracto #4, Christian Berst - art brut, Paris

2025 *Do the Write Thing #4*, Christian Berst - art brut, Paris

2024 *Épopées célestes. Art brut dans la collection Decharme*, Villa Médicis, Rome



PHILIPPE JACCARD

Maria Rybalchenko

■ Le parcours de l'artiste autodidacte, ou «l'artisan», comme Philippe Jaccard préfère se définir, peut évoquer certains personnages de son compatriote, l'écrivain suisse Robert Walser: une vie faite de détours, d'emplois subalternes, de solitude, auxquels s'ajoute une irrépressible nécessité intérieure. Cette nécessité, pour lui, c'est la peinture. Il dit ne rien connaître de l'histoire de l'art, ne pas lire les cartels dans les musées, n'avoir pratiquement jamais lu de livres. Ce décalage par rapport à toute tradition explique en partie l'innocence immédiatement séduisante de ses tableaux.

Après des voyages en bateau en Colombie, au Pérou, en Équateur, à l'âge de 18 ans, Jaccard travaille comme plongeur dans les cuisines d'un grand restaurant genevois, puis à la Société de banque suisse, au service de la Bourse. Ce travail administratif le rebutant, il commence à peindre, à l'âge de 23 ans, sans aucune

formation, trouvant dans la peinture un soulagement à l'angoisse et à la dépression. Il intègre l'année suivante la police municipale de Genève, sa ville natale. La peinture occupe bientôt non seulement son temps libre, mais empiète sur ses heures de service: il lui arrive d'abandonner son poste pour rentrer chez lui et peindre. Son état psychique se dégrade. À l'âge de 35 ans, il est déclaré inapte au travail. Grâce aux indemnités qu'il perçoit, il peut dès lors se consacrer entièrement à la peinture qui devient pour lui un moyen de survie.

«C'EST BEAU»

L'univers de Philippe Jaccard? Son œuvre présente cette «épaisseur suggestive de l'image» dont parlait Walser dans *Histoires d'images*, c'est-à-dire une capacité à éveiller des souvenirs et à produire un effet comparable à une scène vue en rêve. Lorsqu'on l'interroge sur les sujets de ses tableaux, il répond

invariablement (et il ne parle pas beaucoup): «Parce que c'est beau.»

La partie la plus étonnante de l'œuvre de Jaccard est celle de ses tableaux noirs, qu'il commence à réaliser dans les années 1990, et qui ont été acquis au début des années 2000, lorsqu'il déménage en Dordogne, par une personne proche de la Fondation Beleyer, qu'il n'a jamais rencontrée. Il ignore à peu près tout de l'univers de Pierre Soulages et du *Carré noir* de Malévitch. Des personnages fantomatiques surgissant des ténèbres mettent à l'épreuve le désir de voir. Pourquoi le noir, qui n'est pourtant jamais pur? «Parce que c'est beau», mais aussi parce qu'il reflète les états d'âme de l'artiste. Celui-ci n'ignore pas non plus les couleurs vives et vibrantes, liées elles aussi à son état psychique du moment.

Sans titre, 1996. Huile sur toile. 130 x 162 cm. (Tous les visuels: Court. Modesti Perdriglieri Gallery, Bruxelles)